





*Les Capuchonnés  
du Puy*

*Ancien journaliste puis rédacteur en chef de magazines spécialisés nationaux, traducteur de romans et d'ouvrages techniques pour plusieurs éditeurs parisiens ou internationaux, rédacteur web, Pierre Grammat rejoint aujourd'hui la cohorte des écrivains tardifs avec un roman historique*

Pierre Grammat

*Les Capuchonnés*  
*du Puy*  
*ou La Révolution féodale*

Roman

*Les Éditions du Mastrouby*

*Copyright © 2019 Les Éditions du Mastrouby  
Pierre Grammat - Tous droits réservés.  
ISBN 979-10-359-2688-5  
Dépôt légal : juillet 2019  
Achevé d'imprimer en France*

## *Prologue*

Pierre de Solemniacum<sup>1</sup>, quatrième du nom, était un petit homme sec, que la soixantaine passée avait visiblement marqué. Le visage hâve surmonté d'une chevelure blanche et drue, la bouche partiellement édentée, les lèvres minces, il arborait l'indéniable autorité d'un pouvoir obtenu de haute lutte que son statut d'évêque du Puy avait forgée tout au long de ces vingt-trois dernières années. Penché sur son beryl<sup>2</sup>, il s'évertuait à déchiffrer les minuscules lettres d'un parchemin déroulé sur son pupitre recouvert d'une carpite<sup>3</sup> brune. Il écarta d'un geste rageur la loupe minérale, tendit les bras pour tenir à distance le vélin et plissa les yeux pour tenter une correction naturelle.

— La peste soit la vieillesse ! grommela-t-il. Je n'y vois plus rien.

Il laissa choir le document et se renversa dans sa chaire de bois massif sculpté au dossier tendu de velours écarlate pour étendre les jambes et contempler

<sup>1</sup> Solignac.

<sup>2</sup> Pierre de lecture : cristal transparent taillé de façon à former une loupe grossissante que l'on posait directement sur le texte à lire. A donné le mot « bésicles » (lunettes).

<sup>3</sup> Tissu épais utilisé pour des vêtements de cérémonie ou pour couvrir des meubles.

les poutres peintes qui ornaient le plafond de son cabinet de travail. Un quart de siècle de violentes confrontations aux seigneurs laïcs avait fini par épuiser ses forces. Descendant d'une ancienne et puissante famille établie à Solignac, un modeste village qui devait sa croissance à la fondation par saint Eloi d'un monastère près d'une *villa rustica* gallo-romaine, et à la gloire de ses aïeux qui s'illustrèrent dans la chevalerie, Pierre de Solemniacum avait été nommé à l'évêché du Puy, en 1159, par le pape Alexandre III. Celui-ci, successeur d'Adrien IV, s'était vu opposer Victor IV élu concomitamment par des cardinaux manœuvrés par Frédéric Barberousse, empereur germanique devenu roi des Romains quelque temps auparavant. Une élection contestée donc, qui entraîna un schisme au sein du collège cardinalice et força le souverain pontife controversé à s'assurer le concours des puissances ecclésiastiques, notamment en France. Aussi, pour s'attacher le soutien de l'épiscopat ponot<sup>4</sup>, et après s'être rendu au Puy en 1162 accompagné de princes de l'Église et d'éminences, Alexandre III avait-il concédé deux ans plus tard à Pierre de Solignac la dignité suprême et rare pour un évêque, le pallium<sup>5</sup>, octroyant dès lors aux *Aniciensis seu Vallavensis episcopi*<sup>6</sup> présents et futurs un irréfragable prestige. L'année suivante, le

<sup>4</sup> Le mot *puy* dérive du latin *podium*, petite éminence, qui donna le gentilé *podot* que l'usage transforma en *ponot* pour désigner les habitants de la ville du Puy-en-Velay autrefois connue sous le nom de *Podium Aniciense*.

<sup>5</sup> Ornement sacerdotal fait de laine blanche, semé de six croix noires et béni par le pape. Une distinction réservée aux archevêques, rarement aux évêques.

<sup>6</sup> Évêques du Puy ou du Velay.



Saint-Père avait parachevé son œuvre en émettant une bulle qui confirmait la suzeraineté épiscopale sur la cité ponote. Mais intronisé par un pape litigieux, installé dans une région où le pouvoir du sacré s'était compromis dans d'incessantes transactions avec les barons du cru, Pierre IV de Solemniacum fut contraint d'afficher une fermeté sans faille et de déroger au conseil de saint Bernard<sup>7</sup>, *non militia sed malitia*<sup>8</sup>. Une débauche d'énergie dont sa carcasse émaciée payait aujourd'hui le débours. Contrairement à ses prédécesseurs qui avaient répugné à heurter la susceptibilité des seigneuries locales, il œuvrait sans relâche pour que les évêques du Puy prissent le titre de comte du Velay<sup>9</sup> qui leur revenait de droit. Mais il savait que cette tâche dépassait ce qu'un humain seul pouvait accomplir au cours d'une vie, fût-elle aussi industrielle que la sienne. Et se plaisait à rêver du jour où, enfin, il se retirerait dans un couvent, certainement cistercien, pour retrouver les règles de simplicité prônées par saint Benoît. Là, il se soumettrait avec bonheur à la charte de charité qui prêchait dénuement et miséricorde, parmi ces moines héritiers des Bénédictins de Molesme, en Bourgogne, fondateurs au siècle précédent d'une abbaye nichée au cœur de la forêt de Cîteaux.

On gratta à la porte. Pierre IV de Solemniacum se redressa avec une promptitude que son corps décharné ne pouvait laisser soupçonner, et lança un « Oui ! » qui ne souffrait guère la discussion. Un homme râblé,

<sup>7</sup> Saint Bernard de Clairvaux fut canonisé par le pape Alexandre III en 1174.

<sup>8</sup> « Pas la guerre mais la ruse. »

<sup>9</sup> Le pays de Velay correspondait à plus de la moitié orientale de l'actuel département de la Haute-Loire.

d'aspect jovial, qui avait dépassé le cap de la cinquantaine d'années, fit son entrée dans le cabinet de travail de l'évêque. Hugues de Polignac était un personnage replet et bedonnant, à la figure large couronnée d'une tonsure monacale qu'une calvitie avancée avait étendue. Sa bouche, lippue et molle, dénonçait la dolence et le disputait à la peau rougeaude qui claironnait l'hédoniste. Un épicurisme que ne manquait pas de railler les bourgeois de la ville mais qu'un sourire amène pourvu de deux rangées de dents parfaitement alignées rendait somme toute sympathique auprès de ses contemporains.

En dépit de sa chape<sup>10</sup> doublée de fourrure, le visiteur frissonna. La salle était glaciale. L'humidité suintait des murs que les braises de l'âtre ne pouvaient assécher. Seule une toile peinte et brodée, suspendue derrière le bureau épiscopal, apportait un peu de chaleur à l'endroit. Ici et là, en ordre dispersé, des coffres à livres entrouverts laissaient apercevoir les codex<sup>11</sup> richement reliés que les scribes et enlumineurs du *scriptorium*<sup>12</sup> confectionnaient à la demande et dont l'évêque se montrait le délicat amateur. Quelques bancs et fauteuils pliants, sans dossier, complétaient le sobre ameublement. Il émanait de la pièce une ambiance de cachot qui correspondait peu à un lieu de puissance religieuse. Mais après plusieurs années de cohabitation avec le primat du Puy, le quinquagénaire avait su apprécier cette personnalité inflexible et coriace que le quotidien temporel ne semblait pouvoir corroder et il

<sup>10</sup> Manteau ample.

<sup>11</sup> Manuscrit sur parchemin, relié sous forme de livre par opposition au rouleau de papyrus.

<sup>12</sup> Atelier de copie au sein même de l'évêché.

ne s'étonnait plus des privations que celui-ci s'infligeait au nom des injonctions bénédictines.

— Eh bien, Doyen, que me vaut votre visite ? l'apostropha Pierre de Solemniacum.

L'expression avenante de Hugues de Polignac, primicier<sup>13</sup> du chapitre de Notre-Dame du Puy, se figea.

— Euh..., hésita-t-il en allongeant les lèvres. Mais, Monseigneur, c'est vous qui m'avez mandé !

— Ah bon ? Peut-être, peut-être, répondit l'évêque, déconcerté, feignant de remettre en place les parchemins qui jonchaient sa table pour reprendre une contenance.

Le petit homme ventripotent s'approcha à pas mesurés du haut dignitaire en susurrant :

— Vous avez sûrement lu ma note sur l'état des finances du chapitre...

— Ah oui, c'est ça ! J'ai cru comprendre que vous vous inquiétiez de votre trésorerie et que vous sollicitiez mon aide. Mais en quoi suis-je responsable du trésor capitulaire ou de la chute des offrandes due à la baisse de fréquentation de Notre-Dame ? Les fidèles mais également les marchands, tremblent d'emprunter les routes du Velay infestées par des brigands, voilà tout. À qui la faute, je vous le demande !

— Ce sont surtout les bandes de Routiers<sup>14</sup> qui me préoccupent. Ces mercenaires rançonnent les pèlerins et dévastent le pays. Lors de la dernière procession de l'Assomption, en août dernier, les visiteurs se sont montrés deux fois moins nombreux qu'à l'accoutumée !

<sup>13</sup> Premier dignitaire du chapitre de chanoines

<sup>14</sup> Soldats irréguliers, mercenaires, qui, organisés en bandes, se livraient au pillage entre deux engagements.

— Dites-moi, doyen Polignac, rétorqua l'évêque en insistant sur le patronyme du chanoine, vous ne manquez pas de souffle ! Depuis des décennies, avec l'aide de ces coupe-jarrets, ces soldats en mal d'engagement, les vôtres ont asséché les ressources du diocèse en dépouillant voyageurs et paysans, transitaires et pérégrins. Et maintenant, vous venez vous plaindre de cette situation ?

Dépité par la remarque cinglante de son interlocuteur, le doyen n'osa faire allusion aux dépenses inconsidérées qu'avaient occasionnées la réfection et l'agrandissement de l'église cathédrale ordonnées par Pierre de Solemniacum et précédemment par Pons III, son devancier. Des travaux qui avaient gravement entamé les réserves du chapitre. Hugues de Polignac crut habile d'opter pour une diversion.

— N'oublions pas qu'en mars prochain, Annonciation et vendredi saint se combineront le même jour et que ce sera le jubilé du pardon de Notre-Dame du Puy...

— Auriez-vous perdu la tête ? l'interrompit le primat. Cela fait des mois que tout l'évêché se dévoue à cet événement et vous voudriez que je ne m'en souviennne plus ? Me prenez-vous pour un innocent ou un amnésique, ce qui ne vaut guère mieux, ou bien est-ce vous le...

L'évêque n'acheva pas sa phrase. L'épithète qui lui montait aux lèvres ne pouvait qu'aggraver une relation déjà tendue avec le doyenné. Se ravisant, il reprit d'une voix qu'il voulut posée :

— ...et puis, je compte sur vous pour offrir aux fidèles une organisation exemplaire à cette occasion.

— Ce sera difficile tant que les pèlerins seront rançonnés et les colporteurs détroussés, souligna le doyen en se dandinant d'une jambe sur l'autre.

— Mais ne comprenez-vous donc pas ? s'écria l'évêque en claquant vivement la table de sa main osseuse. Restaurer la paix dans ce pays, voilà qui vous incombe ou, plutôt, voilà qui revient à votre maison. Qui s'est montrée bien trop irresponsable au point d'épuiser ma patience.

— Vous exagérez, Monseigneur !

— Comment ça, j'exagère ? Cela fait plus de vingt ans que je ne parviens pas à faire entendre raison aux Polignac et vous prétendez que je grossis le trait ? Je n'étais pas à la tête du diocèse depuis trois ans que j'ai dû m'en remettre au pape afin qu'il diligente mon homologue de Valence et fasse cesser leurs agissements misérables. Mais cela n'a pas suffi et il a fallu que le roi en personne les ramène dans le droit chemin !

Hugues de Polignac baissa la tête. Il ne risquait pas d'oublier cette sombre période dont il avait été le témoin privilégié au cours de la dernière décennie au titre de doyen du chapitre. Dès 1134, quand Louis VI Le Gros avait confirmé aux évêques du Puy-en-Velay la suzeraineté de la ville, les vicomtes de Polignac avaient vivement protesté puis, en représailles, avaient multiplié les exactions pendant près d'un demi-siècle. Sous la protection du pape, vassal du roi de France par ailleurs, Pierre IV de Solemniacum avait hérité une conjoncture compliquée. Seigneur du Puy, il bénéficiait du droit de frapper la monnaie, de justice mais aussi de l'octroi que devaient acquitter les milliers de pèlerins venus se recueillir au pied du reliquaie de la Vierge. Une prérogative réfutée par les feudataires du lieu qui

estimaient en être les seuls percepteurs depuis les temps immémoriaux. À plusieurs reprises, à l'époque de ses prédécesseurs, bien avant sa nomination, s'étaient succédé trêves et conciliations à ce sujet. Chaque fois, elles furent rompues par la seigneurie laïque. Le religieux fut acculé à jeter l'anathème sur la puissante famille, mais rien n'y fit. Rançonnements et pillages persistèrent sur les itinéraires du pèlerinage de Notre-Dame au prétexte qu'on traversait les terres de Polignac.

L'évêque du Puy dut en appeler au roi Louis VII qui contraignit les vicomtes à abandonner leurs actes de brigandage et à payer une forte amende, à se soumettre à l'évêché et à la justice royale, puis exigea qu'ils rendent bastions et domaines indûment captés. Néanmoins, les prévarications féodales reprirent quelques mois après cet ultimatum, les vicomtes s'étant alliés au comte d'Auvergne pour mettre en coupe réglée les possessions ecclésiastiques. Même leur excommunication par Alexandre III ne put ralentir leurs malversations et il fallut, une fois encore, que le roi intervienne, cette fois par la force. Le souverain fit emprisonner le vicomte et son fils aîné Héraclé avant de les traîner à Paris sous escorte pour finalement les subordonner, suite à quatre longues années de tractation, à signer une paix définitive avec l'évêché.

— Il y a trois ans, poursuivait l'évêque sans se préoccuper de la mine contrite affichée par son interlocuteur, votre propre frère, a ruiné Brioude et Saint-Germain-Lembron avec ses maudits Routiers.

— Mais il s'est repenti, souffla l'homme d'Église rubicond, heureux de glisser une note de bonne volonté dans cette avalanche de reproches. Il a reconnu

publiquement son crime et a demandé le pardon en traversant pieds nus le théâtre de ses déprédations avant de supporter le fouet devant les portes de la basilique. Sans compter qu'il a fait don d'une part de ses biens à titre de compensation financière...

— Dites-moi, répliqua vivement le prélat, après des décennies de luttes insensées qui ont fait fuir tous les pèlerins du monde croyant et vidé nos caisses, voilà qui me semble la moindre des choses, ne pensez-vous pas, Doyen ? Et puis, dois-je également rappeler que j'ai accepté, par pure bonté d'âme, de partager équitablement entre la vicomté et l'évêché les recettes des péages, et que j'ai gratifié le chapitre d'une partie de ces revenus ?

Hugues de Polignac se renfrogna. Certes, il ne pouvait contester les désordres, un doux euphémisme, qu'avaient engendrés les siens au cours du dernier demi-siècle. Mais l'histoire était révolue. Seigneurs laïcs et ecclésiastiques étaient finalement convenus d'un arrangement amiable qui avait conduit à un juste partage des richesses produites par les pèlerinages à Notre-Dame du Puy.

— Monseigneur sait que notre maison n'est pas en reste non plus pour doter fastueusement les religieux de nos fiefs ! Si les Templiers ont pu s'installer au Puy il y a une dizaine d'années, ce fut grâce à la générosité de mon père, Pons, qui les a grassement pourvus afin qu'ils fondent un monastère dédié à saint Barthélemy.

— Il n'est pas de mes habitudes d'ironiser mais vous noterez que, par un hasard providentiel que je n'ose invoquer par crainte d'un blasphème, votre clan a enrichi à cette occasion une *militia Christi* ! Des moines soldats ! Et par un sort tout aussi inouï, ces Templiers

se consacraient depuis lors à la protection des pèlerins sur les chemins que rançonnent les Routiers engraisés par les vôtres ! N'est-ce pas là un formidable paradoxe ? De surcroît, poursuivait l'évêque d'un ton suspicieux, s'agit-il vraiment d'une commanderie ou d'une nouvelle forteresse entre vos mains ? Des murailles épaisses, une tour de défense, un pont-levis sur un large fossé inondé, quel bel hommage à Dieu ! Vous conviendrez qu'il y a de quoi s'interroger sur la bienveillance de votre lignée...

— Est-il honnête d'accabler notre famille de tant de réprobations ? tenta de se défendre Hugues de Polignac. Sommes-nous les seuls coupables des désolations engendrées par ces meurtriers, ces Brabançons, cette soldatesque désœuvrée qui ruine le pays !

— Une fois encore, oui, vous êtes comptables de la présence de ces mercenaires, de ces bourreaux du peuple et de l'Église ! coupa l'évêque en se levant de sa chaire pour contourner sa table de travail et se camper à quelques pouces de son protagoniste. De toute façon, l'évêché n'a plus les moyens d'armer contre ces gens, ni financiers ni humains. C'est votre problème à présent, débrouillez-vous ! Je ne vais tout de même pas recourir à nouveau au roi pour nettoyer la région, ajouta-t-il en jetant un regard oblique à son contradicteur qui comprit l'insinuation et n'insista pas.

Cependant, Pierre IV de Solemniacum ne souhaitait rien moins qu'offenser celui qui tentait de faire valoir son point de vue. Et ce, d'autant plus qu'il avait eu en partage une situation inextricable. En effet, si la seigneurie du bourg, la ville basse, revenait à l'évêché, Hugues de Polignac, à la tête du chapitre de Notre-



Dame, était seigneur féodal avec l'exercice de toute justice des terres de la ville haute, le quartier du Cloître, qui recouvrait pratiquement le cinquième de la superficie ponote et dont relevait le palais du diocèse. Une bizarrerie due à l'Histoire que les précédents évêques avaient tenté de modifier, vainement car les chanoines s'étaient arc-boutés à leurs attributions. Après une longue cohabitation, Pierre de Solignac avait appris à connaître puis à apprécier ce personnage aux facettes multiples qu'il savait sujet aux vexations de sa propre famille mais qui avait su rallier le suffrage des religieux qui lui étaient dévoués corps et âme, tout en préservant une harmonie subtile entre sphères capitulaire et épiscopale. Comment ? Il n'en avait aucune idée, même si les méchantes langues de la ville haute prétendaient que le doyen avait conquis toutes ces grâces à grands renforts de faveurs capiteuses et de copieuses prébendes. On chuchotait ici ou là qu'il pratiquait plus facilement l'absolution que l'abstinence, et que la galerie en bois qui longe le logis des Clergeons construit au-dessus de la salle du chapitre, bruissait de plaisirs charnels peu compatibles avec la morale ecclésiastique. Sans omettre les largesses sonnantes et trébuchantes dont il usait et abusait pour acheter la complaisance sinon le silence des commères hors les murs du Cloître.

Mais l'évêque n'avait cure de ces rumeurs. Du moment que l'assemblée des chanoines accordait sa confiance à celui qui présidait à leur destinée et que les affaires de Notre-Dame étaient administrées de manière irréprochable, il ne trouvait rien à redire à son sybaritisme. Sans contredit possible, cet être obèse, insolent de santé, masquait une vive intelligence qui

aurait pu davantage s'exprimer si les circonstances, et sa position de cadet, avaient connu une tournure autre. Ce qui conduisait toutefois Pierre de Solemniacum à se méfier de lui, ne sachant s'il prêtait allégeance à sa noble maison ou à l'évêché. À diverses reprises, il avait tenté de le contraindre à prendre parti. En vain. Un échec qui ne l'empêcha pas d'employer régulièrement ses talents d'intercesseur auprès de sa puissante maison familiale. Et aujourd'hui, il escomptait que le puîné saurait convaincre la vicomté de l'assister dans sa confrontation avec les mercenaires qui ravageaient le pays.

— Bien, bien, je vais consulter le chapitre et tenter de trouver une solution, fit le doyen en violentant son ventre volumineux pour l'obliger à un semblant d'inclinaison révérencieuse.

— Faites donc ! laissa échapper le maître des lieux qui retourna à son pupitre, signifiant ainsi la fin de l'entrevue.

Hugues de Polignac prit congé et, se dirigeant vers la sortie, traîna les pieds sur le plancher comme s'il avait renoncé à soulever la moindre parcelle de ses deux cents livres de chair grasse. L'évêque réprima un sourire en considérant le dos imposant du prélat qui franchissait le seuil de la porte. Tout laissait à penser que les vertus de saint Benoît n'avaient pas pénétré le religieux. Sa dalmatique<sup>15</sup> ouvragée passée sur son aube de lin immaculée, son aumusse<sup>16</sup> doublée de fourrure de martre, les innombrables bijoux qui scintillaient à ses doigts, et puis ses bottines, ces bottines ! d'un jaune

<sup>15</sup> Tunique à manches longues.

<sup>16</sup> Capuchon qui couvre la tête et les épaules.

éclatant, tout indiquait les mœurs dissolues du convers.

Pour l'heure, l'homme d'Église ne se souciait guère de sa mise. Après cet entretien orageux, il se retirait mortifié mais surtout tourmenté. Il lui devenait ardu de concilier les exigences du Cloître et les intérêts de sa famille. Et, dans son refus de trancher, il perdait sur les deux tableaux. À la suggestion de son père, il avait été nommé doyen du chapitre de Notre Dame alors que son frère Héracle avait obtenu quatre ans plus tôt, du vivant de son géniteur, le titre de vicomte. Le cadet savait que la naissance ne l'avait pas doté du caractère résolu et autoritaire de son aîné mais il ne pensait pas avoir démérité car il avait constamment veillé à se soumettre de bonne grâce aux injonctions de son lignage. Pourtant, chez les Polignac, on brocardait son manque d'ambition et sa faiblesse pour les jouissances terrestres. Et on ne manquait pas de lui reprocher son assujettissement à Pierre IV de Solemniacum, l'ennemi de toujours, tandis que ce dernier, à l'évidence, se défiait de lui en raison de ses origines familiales. Ce qui lui paraissait singulièrement injuste car il avait pris à cœur sa charge à la tête du doyenné dont il connaissait tous les rouages pour avoir été chanoine de Brioude quelques années auparavant. À chaque fois que l'opportunité se présentait, il faisait honneur à son rang en assurant la réception des souverains et des puissants qui visitaient Notre-Dame du Puy et, en l'absence de l'évêque, officiait plus souvent qu'à son tour à la cathédrale.

Plongé dans ses pensées, il redescendit lentement les marches de la forteresse surmontée de l'encorbellement

des mâchicoulis<sup>17</sup> qui abritait la résidence épiscopale. Sans un regard pour le clocher récemment édifié sur une tour de guet désaffectée, ni pour l'église Saint-Jean mitoyenne, il parvint rapidement aux bâtiments capitulaires où il logeait. Le moment n'était pas propice à la contemplation. De fait, le matin même, on lui avait rapporté de bien mauvaises nouvelles. Le chanoine Gerland, qu'il aimait à décrire comme son exécuteur de toutes les œuvres, lui avait révélé que des Routiers s'avançaient vers Le Puy et qu'ils avaient mis à feu et à sang un village situé à seulement quelques dizaines de lieues de là. Ces malandrins étaient une engeance du diable assurément, même si le doyen n'ignorait en rien la justification de leur présence en terres vellaves.

Depuis trop longtemps, et malgré une nature généreuse et fertile qui avait permis l'essor du pays de Velay, guerres de territoires et luttes de pouvoir avaient rendu exsangues les régions d'Auvergne et d'Aquitaine. Des troubles qui remontaient à plus d'un siècle quand Guillaume de Normandie fonda une dynastie, à défaut d'un royaume anglo-normand, après avoir conquis les pays d'outre-Manche suite à sa victoire à Hastings. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant n'en demeura pas moins vassal du roi de France en tant que duc de Normandie, ce qui ne manquait pas de provoquer de nombreux affrontements entre les deux nations. Un siècle plus tard, en 1154, Henri II d'Angleterre fut couronné et devint au fil de son règne le suzerain d'un immense territoire, parvenant au gré

<sup>17</sup> Saillie de l'architecture située au sommet d'une forteresse, percée d'ouvertures à sa base pour permettre de jeter des projectiles ou des matières brûlantes sur des assaillants au pied du bâtiment.

des conflits et des traités, à dominer les comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine, qui s'ajoutaient ainsi au duché de Normandie acquis par hérédité, et à l'Aquitaine obtenue par son union avec Aliénor. En effet, si cette dernière avait épousé en 1137 Louis VII, elle s'était bien gardée de rattacher le puissant duché à la France. Bien lui en prit puisque quinze ans plus tard, de retour de croisade, elle obtenait l'annulation de son mariage au prétexte d'une consanguinité au quatrième degré avec son époux royal, se plaignant au reste d'avoir marié un moine plutôt qu'un roi. Il faut dire que les mœurs libres du Sud s'accommodaient mal de la rigueur des gens du Nord. Ce qui n'empêcha pas la belle duchesse, quelques semaines après ce divorce, de s'unir à Henri Plantagenêt, héritier de la royauté anglaise, avec lequel elle partageait une parenté tout aussi proche que celle qui la liait au monarque français.

Mais les trois premiers fils de Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, Henri le Jeune, Richard Cœur de Lion et Geoffroy, soutenus par leur mère, se montrèrent impatients de régner à leur tour sur ces seigneuries et arguèrent d'une distribution inégale des propriétés pour se rebeller et contester leur géniteur. Alliée épisodique de Louis VII, la fratrie fut cependant astreinte à la réconciliation avec le roi d'Angleterre. Une trêve précaire puisque, dix ans plus tard, Henri le Jeune qui prétendait au duché de Normandie, se dressa derechef contre son père, s'assurant du soutien du nouveau roi de France, Philippe Auguste. Richard Cœur de Lion, pour sa part, était reparti à la conquête de ses positions d'Aquitaine et dévastait la province en combattant des barons locaux tentés de se libérer d'un joug étranger qu'ils jugeaient illégitime.

Pour ajouter à la confusion de cette situation anglo-anglaise complexe, Alphonse roi d'Aragon et Raymond V comte de Toulouse se disputaient depuis toujours les terres du Rouergue et du Gévaudan mais aussi d'une partie de la Provence. Et portaient le fer sur un secteur déjà soumis aux éternelles échauffourées entre l'évêque Pierre de Solemniacum et la famille de Polignac. Pour mener ces batailles, les belligérants ne pouvaient s'appuyer sur une armée régulière. Et se voyaient contraints de faire appel à leurs vassaux qui à leur tour enrôlaient les chevaliers redevables de leur fief, et publiaient ban et arrière-ban pour placer sous leur commandement tous les mâles adultes disponibles sur leurs domaines. Des paysans et des bourgeois, plus ou moins tenus au service d'ost<sup>18</sup>, dont le zèle se limitait à contribuer à l'effort de guerre le temps auquel ils y étaient assujettis, d'autant qu'ils ne tiraient aucun profit ni à la victoire ni à la défaite.

Pour pallier cette absence d'efficacité, il fallut engager des troupes de mercenaires. Des Basques, des Aragonais, des Brabançons, qui ne manquaient pas de se payer sur la bête, à savoir les édifices religieux, les campagnes et les bourgs. Des Routiers motivés par le seul appât du gain, qui passaient d'un camp à l'autre au gré de leurs recrutements, armés de grands couteaux, le coterel, – l'épée noble leur était interdite – et revêtus d'une cotte de maille protectrice, ce qui leur valu à double titre le nom de « Co(t)tereaux ». En temps de guerre, embauchés et encadrés par des chevaliers, des écuyers et des professionnels des champs de batailles, parfaitement équipés et approvisionnés, ces hommes

<sup>18</sup> Sorte de service militaire dû à son seigneur.

constituaient le plus souvent le cœur de l'appareil militaire, faisant de leur nombre une puissance décisive. Et, entre deux enrôlements, sûrs de leur force et de leur impunité au sein d'un territoire désorganisé, ces tâcherons du combat semaient l'effroi dans les provinces.

La fin du XII<sup>e</sup> siècle marqua un développement, inconnu jusqu'alors, de ces bandes d'aventuriers dont les chefs, associés à des seigneurs prodigues envers ces indispensables compagnons de luttes, s'enrichirent au point de s'installer à la tête de fiefs et de distribuer à leur tour les bénéfices de leur fortune récente. En ce début des années 1180, la pacification provisoire de l'Aquitaine et du Midi de la France puis l'accord enfin scellé entre les deux suzerainetés du Puy, avaient jeté sur les routes d'innombrables compagnies de mercenaires parfois composées de milliers d'hommes. Des brutes épaisses, sans foi ni loi, qui ne craignaient personne, et dévastaient des pays entiers qu'ils soumettaient à un chantage permanent. Pillages, meurtres, viols, destructions d'ouvrages religieux, tortures et rançonnements, leur soif de violences se montrait inextinguible. De Clermont à Brioude, de Mende au Puy, la désolation s'étendait par la présence d'une vermine invincible dont l'un des capitaines redoutés, Courbaran, avait servi tant Philippe Auguste que les fils du roi d'Angleterre.





## *Courbaran*

La nuit avait été mauvaise pour Courbaran et ses mercenaires. La veille, ils avaient établi un campement dans une forêt broussailleuse qui ne leur avait offert que l'inconfort d'un gîte précaire. Dans une atmosphère matinale humide et froide, le capitaine des Routiers peinait à se réchauffer devant un feu que ses hommes de troupe avaient péniblement allumé au centre d'une clairière détrempée par la pluie qui ne discontinuait pas depuis une semaine. Entouré de ses principaux lieutenants, il discutait de leurs dernières journées d'errances sur les chaussées défoncées du Rouergue puis du Gévaudan.

— Il est temps que nous nous refassions, lança-t-il d'une voix qu'il voulait ferme pour réconforter ses compagnons d'infortune. Nous n'avons pas eu la chance de mettre la main sur une ville à notre mesure, mais des jours meilleurs sont à venir. Je sens que le Velay nous promet de quoi reconstituer un butin digne de ce nom.

Depuis leur équipée sauvage en Limousin où ils avaient escorté Henri II d'Angleterre qui tentait de réprimer le soulèvement des seigneurs autochtones, les Routiers dont l'engagement s'était conclu par la victoire de l'héritier anglais, s'étaient divisés en plusieurs

groupes. À la tête d'environ deux cents individus chichement armés, Courbaran ne pouvait ambitionner l'attaque de cités puissamment fortifiées. En effet, la plupart de ces paysans reconvertis en guerriers gagés n'étaient pourvus que de bâtons et de coutelas, rarement de piques, les plus fortunés coiffés d'un chapeau de fer et revêtus d'un haubert<sup>19</sup> tandis que les impécunieux se contentaient d'une simple calotte de cuir. Il leur fallait une ville ouverte et si possible religieuse, ce qui leur garantirait les trésors des monastères alentour. Par ailleurs, leurs réserves de nourritures et de boissons avaient atteint un niveau critique et la faim commençait à tenailler les plus résistants et les plus motivés. Il devenait impérieux de se refaire une santé avant de prétendre livrer bataille.

— Allez, on lève le camp ! Si nous marchons bien, nous serons proches de Brioude ce soir.

Il fallut plus d'une heure pour que le convoi se mette en route dans une sorte de désordre organisé. Venaient d'abord quelques rares cavaliers puis les gens d'armes talonnés de près par la piétaille qui précédait une cinquantaine de concubines et courtisanes, certaines flanquées d'enfants en bas âge. Des chariots tirés par des bœufs fermaient le cortège, lourdement chargés d'objets hétéroclites indispensables à leur transhumance perpétuelle. Tous et toutes se soumettaient aux ordres de leur chef dont l'autorité ne souffrait aucune contestation. Courbaran savait se faire obéir. Homme trapu et courtaud, le visage brun et le nez camus, poilu à l'extrême, il arborait fièrement des joues tailladées qui

<sup>19</sup> Chemise tissée de mailles d'acier avec manche, capuche et gorgerin.

dénonçaient une vie de combats. Et s'il terrorisait ses victimes, il n'inquiétait pas moins ses comparses qui craignaient ses mouvements de colère et sa cruauté barbare. Car le chef de mercenaires entretenait savamment sa réputation de bestialité. Il n'exprimait ni sentiment ni affectivité, affranchi de toute attache : pas de famille, pas de maîtresse régulière, rien qui aurait pu entraver une liberté d'aller et venir qu'il chérissait au-delà de tout. De surcroît, il cultivait une ambiguïté sur ses origines qui ajoutait à son mystère. Aux uns, il racontait qu'il était le cadet d'Attanulfus de Curbanno, riche seigneur de Curbans, une paroisse de montagne déchirée entre comté de Provence et maison de Savoie ; et qu'il avait préféré une vie d'aventures à celle d'un humble chevalier local. À d'autres, il révélait qu'il était Mozarabe<sup>20</sup>, descendant converti de l'illustre Corbaran<sup>21</sup>, un grand roi d'Orient défait un siècle plus tôt à Antioche par Godefroy de Bouillon lors de la première croisade. Une confusion intelligemment propagée de façon à asseoir sa légende de baroudeur redoutable qu'il avait acquise auprès de Philippe Auguste lors de sa reprise en main du domaine royal face aux barons rétifs à la domination régaliennne et aux Anglais. Charismatique, il avait su entraîner à sa suite de fidèles compagnons avec lesquels il avait guerroyé dans tous les pays du Midi de la France. De solides soldats auxquels s'étaient agrégés des chemineaux, des solitaires en quête de malversations ou des brigands en rupture de ban, mais aussi des paysans éreintés par la disette et

<sup>20</sup> Chrétien d'Espagne qui avait conservé le libre exercice de son culte lors de la conquête arabe.

<sup>21</sup> Kerbogha de son nom arabe.

prêts à toutes les infamies pour se soustraire à une inéluctable mort lente.

Tout au long de la journée, sous une pluie battante, l'étrange charroi progressa difficilement sur des sentes boueuses et mit à rude épreuve le moral et le physique de la troupe. En fin d'après-midi, les averses avaient enfin cessé et un fort vent d'ouest commençait à disperser le plafond nuageux. À présent, le crépuscule s'annonçait et Courbaran était bien décidé à ne pas dormir à la dure une nuit supplémentaire. Il venait de dépasser une crête quand il avisa, sur le raidillon qui conduisait à une vallée, un village joliment agencé autour de son église le long de la route. Un hameau qui devait abriter deux ou trois dizaines de foyers de paysans et d'artisans tout au plus, un agglomérat de maisons édifiées de vils moellons et de bois mal équarri comme s'en créaient puis disparaissaient au fil du temps des centaines dans cet âpre pays de Velay au gré des vicissitudes des moissons. Levant la main au-dessus de sa tête pour marquer l'arrêt, il se retourna vers ses lieutenants.

— Crotas, Despinasse, Franco ! Faites circuler le message. Nous allons stationner pour la nuit dans ce bourg mais je ne tolérerai pas de débordements. Nous ne sommes pas en état de combattre, me semble-t-il, et je préfère que nous conservions nos forces pour une proie plus opulente. Sans compter que je ne tiens pas à ce que notre présence soit signalée avant l'heure dans tout le pays ! Accompagnez-moi tous les trois avec quelques gaillards, descendons cette côte et demandons le gîte sans provoquer d'esclandre. Le reste du groupe empruntera la voie carrossable et nous rejoindra au patelin.

Crotas, Despinasse et Franco s'étaient liés d'amitié au fil des batailles où chacun avait pu apprécier la bravoure des deux autres. Aussi durs au mal qu'à infliger la souffrance, ne connaissant aucun répit dans leur soif de violences et leur appétit sexuel bestial, ils s'étaient naturellement rapprochés au point de former un trio indéfectible que leur chef n'avait pas tardé à remarquer. Bien que tous trois ne fussent pas des soldats de métier, ils avaient montré une vraie volonté à progresser dans l'art militaire et ne manquaient pas de perfectionner leurs techniques à chaque nouvel affrontement. Si bien que Courbaran décida d'en faire ses adjoints et leur attribua, un don inestimable pour ces hommes de peu, des chevaux volés dans une localité razzée. Les trois promus en ressentirent une reconnaissance éternelle à ce chef qui les avait placés au grade, sinon de chevaliers, au moins de cavaliers, une situation qui les établissait dès lors au-dessus de la plèbe. Toutefois, le trio avait su conserver ses franches relations d'antan avec les fantassins et fit merveille pour relayer les ordres du capitaine. Et rapidement celui-ci comprit tout l'avantage qu'il pouvait retirer de ces briscards aux qualités complémentaires. Crotas, le plus intelligent mais également le plus cruel, que nul ne tentait de retenir lorsque la rage le prenait ; Despinasse à l'esprit affûté, qui ne se départait jamais ni de son humour ni de sa jovialité ; et enfin Franco qui combinait bêtise et brutalité mais dont la popularité auprès des soldats du rang s'avérait irremplaçable.

Sans plus attendre, Courbaran talonna son cheval et s'élança en direction du hameau en entamant l'incursion hasardeuse d'une rampe couverte de pierrailles qui formait raccourci. Quand le quatuor parvint à un quart

de lieue de l'entrée du bourg, il découvrit un attroupement qui se postait au milieu de la route avec l'intention évidente de les arrêter. Les Routiers étaient visiblement attendus, trahis par le bruit de la cavalcade qu'avait produit leur descente à moins que ce ne fût un paysan aux champs qui, avisant le gros du convoi, en eût averti ses concitoyens.

— Holà ! les apostropha un homme âgé, l'air assuré, qui paraissait représenter la communauté villageoise. Je suis Pierre Martellet. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que cherchez-vous ?

— Que de questions, l'ami ! lui rétorqua Courbaran qui peinait à dissimuler une grimace d'exaspération sous un semblant de sourire rassurant. Nous sommes des pèlerins en chemin pour Brioude et nous souhaitons simplement naiter en votre place. Bien sûr, nous paierons pour le dérangement.

— Des pèlerins ? s'étonna un prêtre qui apparut derrière le chef du village.

Le pasteur, dont les cheveux blancs révélaient l'expérience, considéra d'un air dubitatif la réunion improbable de ces énergumènes en armes et en haillons, dont la mine patibulaire ne présageait rien de bon. Il ajouta :

— Des voyageurs qui n'auraient pas préparé leur itinéraire ni prévu leurs stations ?

— Nous sommes novices en la matière et n'avons pas votre science, mon père, ironisa Despinasse. Sinon, vous pensez bien...

— Vous n'êtes plus qu'à quelques lieues de votre destination, reprit Martellet. Pourquoi ne pas poursuivre votre route ? Vous devriez parvenir sans peine à Brioude avant la tombée de la nuit.

Il se tourna vers la dizaine d'hommes et de femmes qui l'entouraient, quêtant leur approbation. Des murmures d'assentiment le confortèrent dans sa décision.

— Je vous assure, poursuivit-il, qu'il serait préférable...

— C'est que nous sommes épuisés par notre longue marche, l'interrompit le mercenaire. Et il semble hasardeux de s'aventurer de nuit dans ces bois, surtout avec les mômes et les... dames.

Martellet se dressa sur la pointe des pieds pour mieux distinguer au loin la colonne qui s'approchait, un long ruban de basternes<sup>22</sup> tirées par des bœufs, de charrettes à bras et de brancards auxquels se mêlaient des indigents à l'allure inquiétante et des ribaudes qui n'affichaient pas une tenue de dévotes. Effrayé par ces individus dont il devinait l'existence, sceptique par l'apparence de ces viragos qui lui parut davantage conforme à la débauche qu'à la vie de famille, le vieil homme crut bon d'insister.

— Non, franchement, je crois que vous feriez mieux de passer votre chemin. Nous sommes cependant en mesure de vous fournir, si vous le souhaitez, de l'eau et un peu de lait pour les plus jeunes. Nous sommes un hameau de cent cinquante âmes tout au plus et nous ne saurions recevoir une assemblée telle que la vôtre.

À ces mots répondirent en écho les rires gras de Franco et de Crotas.

— De l'eau et du lait ! s'exclama Courbaran. De l'eau et du lait ?

<sup>22</sup> Litière sur chariot aux roues généralement pleines.

— Quelle blague ! renchérit Despinasse. Nous prendrait-on pour agneaux et brebis égarés ! Chef, pourquoi leur demande-t-on leur avis à ces vilains ? Installons-nous, voilà tout.

Agacé, celui-ci se tourna vers son second, les sourcils froncés.

— Tais-toi ! Ne te souviens-tu plus de mes ordres ? chuchota-t-il.

Puis se retournant vers Martellet et le prêtre, il afficha ce qu'il crut son plus beau sourire mais que son interlocuteur interpréta comme une menace.

— Alors, décidément, nous ne pouvons pas nous reposer chez vous ? Je vous répète que nous avons les moyens de payer ce que nous consommerons, vous n'avez rien à craindre.

— Écoutez, je vois bien quel genre de compagnie vous êtes. Retirez-vous et tout le monde sera content. N'insistez pas et partez sur-le-champ.

— Et nous prions pour vous ! crut bon d'ajouter le curé.

— Pourtant..., tenta une dernière fois d'argumenter Courbaran qui ne se sentait pas l'énergie d'en découdre au pied levé après un si difficile périple.

Mais déjà Franco l'avait précédé du geste, la proposition du religieux ayant épuisé le peu de patience dont il disposait. D'une manœuvre souple, il glissa sur le flanc de son cheval pour s'abaisser à hauteur d'homme et sans descendre de sa monture, taillada largement la joue de Martellet de son poignard. Un jet de sang jaillit. À cette vue, les ambassadeurs du bourg poussèrent des cris d'épouvante et s'éparpillèrent en courant. Franco s'apprêtait à les pourchasser lorsque son supérieur l'arrêta de son bras tendu.



— Laisse, il faut attendre les autres ! En tout cas, ils vont regretter leur insolence, grinça-t-il entre ses dents.

— C'est vrai, ça, pour qui se prennent-ils, ces culs-terreux ? approuva le lieutenant.

Le chef lui intima de se taire. Puis s'adressant à Martellet qui, agenouillé, tentait de réprimer le saignement de sa joue :

— Puisque c'est ainsi, nous irons chercher meilleur accueil ailleurs ! Mais pour mémoire, rappelez-moi donc le nom de votre patelin...

— Quelle importance ? répondit le vieillard, inquiet de probables représailles futures et soucieux de protéger ses compatriotes.

— Réponds, barbon ! Et ne m'oblige pas à rattraper l'un de ces manants pour lui faire cracher le morceau à ma manière...

— Agniac<sup>23</sup>, à moins de deux lieues de Brioude, je vous le redis. Vous y parviendrez en seulement deux heures si vous ne tardez pas à vous mettre en route, insista Pierre Martellet d'un ton qu'il aurait voulu persuasif.

— C'est ça ! marmonna Courbaran. On va aller se perdre dans la nuit noire de ce territoire du bout du monde. Manant, je ne te salue pas.

Il se doutait que les villageois ne seraient pas dupes de sa ruse grossière, et qu'il n'aurait d'autre option que celle de s'engager dans un violent affrontement. Mais au moins pouvait-il escompter un effet de surprise s'ils ne tardaient pas à se regrouper puis à marcher sur le village. Suivi de ses trois acolytes, il reprit un sentier pour rejoindre le long cortège. Il informa ses compères

<sup>23</sup> Agnat, aujourd'hui.

de la réception peu amène dont ils avaient été l'objet et, comme il s'y attendait, la réaction fut unanime. Il fallait apprendre le respect à ces Jacques. D'autant que leur délégation avait eu la sottise de leur indiquer le faible nombre de paroissiens que comptait la localité. L'attaque en serait simplifiée.

À la perspective d'une prise aussi facile, la caravane se remit allègrement en marche et parvint promptement à l'entrée du bourg, un regroupement d'une trentaine d'habitations et de granges imprécisément alignées. Des constructions de bois et de pierres sèches, aux murs bas qui recevaient directement la charpente recouverte de chaume, implantées le long d'une voie en pente. La place était déserte et on ne pouvait présumer si les habitants s'étaient rassemblés en quelque lieu pour faire front commun ou s'ils se terraient dans un abri. La faible lumière du soleil caché derrière les nuages déclinait et annonçait une obscurité qu'aucune lune n'éclairerait. Il fallait agir vite. Le chef des Routiers se concerta avec ses troupes.

— Le hameau est petit et nous pourrons aisément le cerner. Je ne veux pas que l'un d'entre eux s'enfuie et rameute tout le pays. Je tiens à une nuit de repos et..., précisa-t-il l'air mauvais, de plaisirs !

Ses hommes l'applaudirent puis le capitaine distribua son rôle à chacun. Il s'agissait d'assiéger Agniac dans les plus brefs délais sans prendre le risque qu'il s'éternise au-delà du supportable pour des soldats exténués par une interminable errance. Courbaran extirpa une trompe de sa besace et souffla à trois reprises. C'était le signal de la curée.